

sont les formes de la tyrannie. Dans nos sociétés compliquées, c'est une fantaisie de poète que de rêver l'ère patriarcale, lorsque les tribus confédérées vivaient d'une vie autonome, et que le pouvoir central, quand il existait, se faisait sentir à peine. Aujourd'hui le développement des intérêts, les passions surexcitées, les aspirations universelles vers la grande vie publique, les délibérations orageuses des parlements, les vertus amoindries, les vices cultivés avec art, les relations internationales qui se croisent sur l'échiquier du monde, toutes ces circonstances ont contribué à augmenter les attributions de l'Etat. La démocratie, devenue la forme des institutions politiques en France, achève de rendre son monopole irrésistible, malgré les apparences contraires. Ce qui est nécessaire arrive toujours. Mais il y a une limite à tout, même aux empiètements de l'Etat. En face de l'Etat, l'individu a ses droits, la famille a les siens, encore plus imprescriptibles ; ceux de l'Eglise sont au-dessus de toute prétention. Cependant ces droits diminuent chaque jour ; il n'en restera bientôt plus que le souvenir. Les peuples modernes, si fiers de leurs libertés, si dédaigneux des ancêtres, sont broyés sous la dent du Moloch officiel, qui n'en fait qu'une bouchée. Cette tyrannie, la plus redoutable, parce qu'elle avance par poussées infinitésimales, et qu'elle pénètre dans les mœurs avant de passer dans les lois, a pour elle la nuée des fonctionnaires dociles, à ajouter aux grenouilles, aux sauterelles, aux mouches et autres plaies qui dévorent la vieille Egypte ; des légistes qui en sont encore aux Pandectes et aux Digestes, des politiciens enragés, des tribunaux administratifs, payés pour rendre des services ; les badauds, excités par des journalistes à gages, viennent à la rescousse. Nos contemporains ne pardonnent pas à Louis XIV d'avoir dit un jour : « L'Etat, c'est moi ; » ils clament en dilatant leur ventre et en renflant la note : « L'Etat, c'est nous. » Ils sont persuadés qu'ils gouvernent, parce qu'ils donnent leurs suffrages à ceux qui les exploitent. Les imbéciles ! Ce qu'il faut relever dans cette situation, c'est la satisfaction des uns, la résignation des autres, le châtement de tous. Les voix isolées, qui sortent du désert, ou de quelque laboratoire de la pensée, enveloppées de silence et d'ombre, en faveur du droit étouffé sous la paperasse, restent sans écho, quand elles ne sont pas basement contredites. Les peuples vieillissent, qui ont perdu la foi religieuse, la tradition historique et les saintes susceptibilités de l'honneur, sont indignes de la liberté. Ils troquent leur droit, dans des marchés infâmes, contre un plat de lentilles, au fond de quelque sinécure. Les